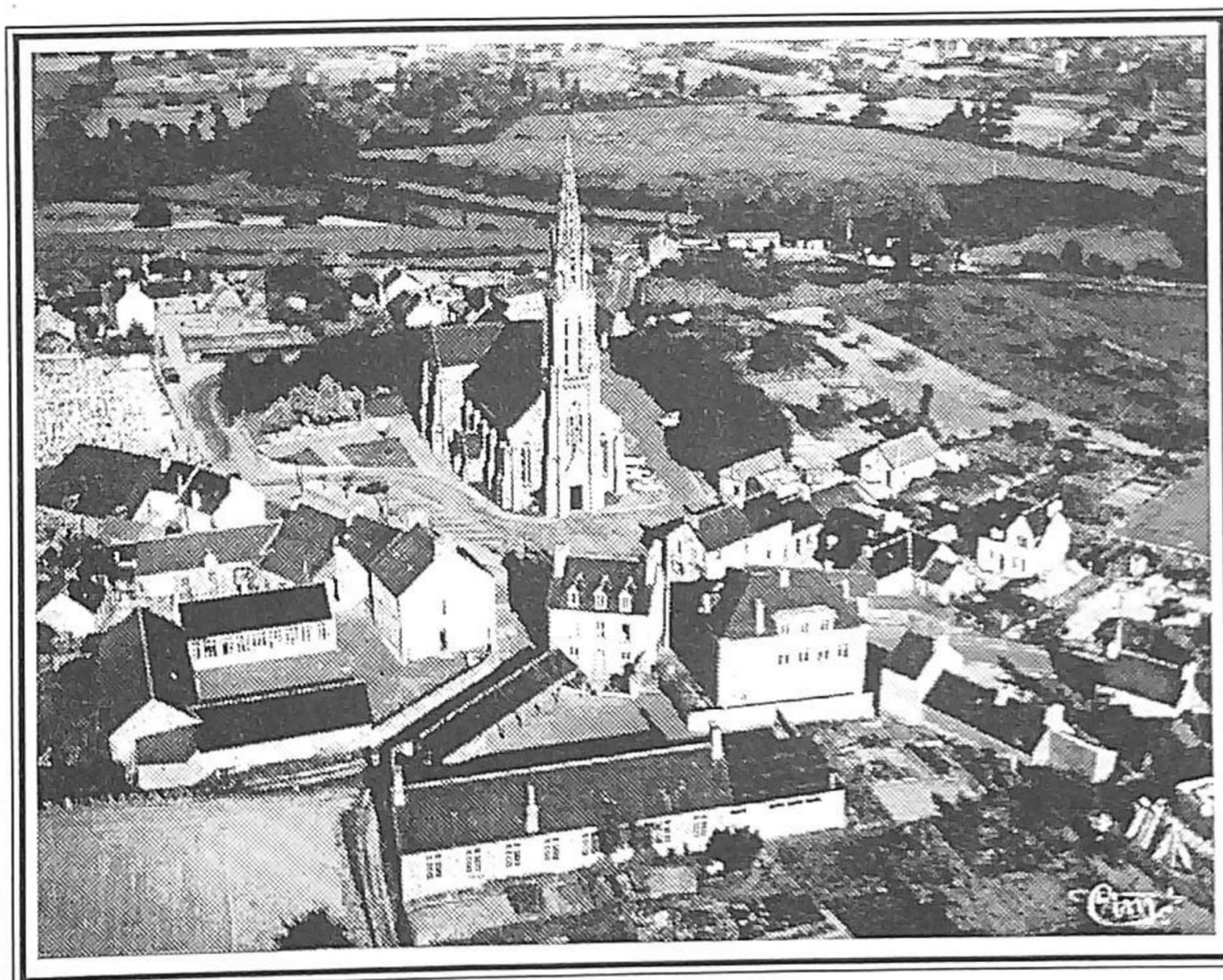


Le Plou de Fracan

REVUE CONSACRÉE AU PATRIMOINE HISTORIQUE ET CULTUREL DE PLOUFRAGAN



• L'entre-deux guerres • Les Prisonniers • Le S.T.O. • La Poche de Lorient • La Croix aux Moines • Le Clos Renouard • Sons et mots d'autrefois ...

PUBLIÉ PAR L'ASSOCIATION «LE PLOU DE FRACAN» - N° 3



••••• Frontières du "Grand Reich" en 1942
 - - - - - Anciennes frontières d'état
 ———— Limites de Wehrkreise
 ———— Fleuves
 VIII Numéro de Wehrkreise
 VIA Hohnstein = Stalag
 IB Soest = Oflag
 Kobierzyn = Camp Spécial

GOUVERNEMENT
 GÉNÉRAL

PROTECTORAT
 DE BOHÈME
 MORAVIE

HONGRIE

ITALIE

SUISSE

FRANCE

Rawa-Ruska
 Stalag 325

Cracovie
 Stalag 369
 Kobierzyn

Eulenberg
 VIII D
 Teisichen

VIII G
 Weidenau
 VIII H/Z
 VIII F
 Märjisch-Trubau

VIII E
 VIII B 344
 VIII A
 Johannisorunn

VIII C
 Sagan
 VIII A
 Görnitz

IV B
 Hohnstein
 IV A
 Königstein

IV C
 Wistritz
 IV D
 Elsterhorst

IV E
 Hartmannsdorf
 IV F
 Dresden

IV G
 Oschatz
 IV H
 Coiditz

IV I
 Altenburg
 IV J
 Spangenberg

IX A
 Ziegenhain
 IX B
 Weggseide

IX C
 Bad-Suiza
 IX D
 Hammelburg

IX E
 Spangenberg
 IX F
 Nuremberg

IX G
 Spangenberg
 IX H
 Nuremberg

IX I
 Spangenberg
 IX J
 Nuremberg

IX K
 Spangenberg
 IX L
 Nuremberg

IX M
 Spangenberg
 IX N
 Nuremberg

IX O
 Spangenberg
 IX P
 Nuremberg

IX Q
 Spangenberg
 IX R
 Nuremberg

IX S
 Spangenberg
 IX T
 Nuremberg

IX U
 Spangenberg
 IX V
 Nuremberg

IX W
 Spangenberg
 IX X
 Nuremberg

IX Y
 Spangenberg
 IX Z
 Nuremberg

IX AA
 Spangenberg
 IX AB
 Nuremberg

IX AC
 Spangenberg
 IX AD
 Nuremberg

IX AE
 Spangenberg
 IX AF
 Nuremberg

IX AG
 Spangenberg
 IX AH
 Nuremberg

IX AI
 Spangenberg
 IX AJ
 Nuremberg

IX AK
 Spangenberg
 IX AL
 Nuremberg

IX AM
 Spangenberg
 IX AN
 Nuremberg

IX AO
 Spangenberg
 IX AP
 Nuremberg

IX AQ
 Spangenberg
 IX AR
 Nuremberg

IX AS
 Spangenberg
 IX AT
 Nuremberg

IX AU
 Spangenberg
 IX AV
 Nuremberg

IX AW
 Spangenberg
 IX AX
 Nuremberg

IX AY
 Spangenberg
 IX AZ
 Nuremberg

IX BA
 Spangenberg
 IX BB
 Nuremberg

IX BC
 Spangenberg
 IX BD
 Nuremberg

IX BE
 Spangenberg
 IX BF
 Nuremberg

IX BG
 Spangenberg
 IX BH
 Nuremberg

IX BI
 Spangenberg
 IX BJ
 Nuremberg

IX BK
 Spangenberg
 IX BL
 Nuremberg

IX BM
 Spangenberg
 IX BN
 Nuremberg

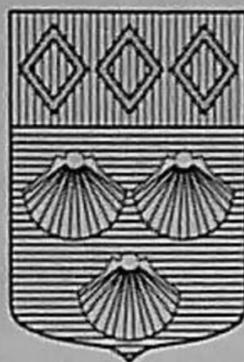
IX BO
 Spangenberg
 IX BP
 Nuremberg

IX BQ
 Spangenberg
 IX BR
 Nuremberg

IX BS
 Spangenberg
 IX BT
 Nuremberg

IX BU
 Spangenberg
 IX BV
 Nuremberg

Le Plou de Fracan :
Revue consacrée au patrimoine
historique et culturel de
Ploufragan
éditée par l'association
«Le Plou de Fracan»
Responsable de la publication
: Noël Brouard
n° ISSN : 1251-1587



Siège social :
Bibliothèque Municipale
Rue de Fréhel
22440 Ploufragan
Mise en page et photocopie
Copitou 32, rue de gouédic
22000 Saint-Brieuc

Éditorial

Sommaire

- Page 2 **L'entre-deux guerre**
par Yvonne Rastetter
- Page 4 **Les Prisonniers**
par Annick Le Bret
- Page 7 **Le S.T.O.**
par Nicolas Rousseau
- Page 9 **La Poche de Lorient**
par Paul Auffray
- Page 11 **Le Clos Renouard**
par Michel Quinio
- Page 14 **Sons et mots d'autrefois**
par Michel Quinio
- Page 15 **La Croix aux Moines**
par Noël Brouard
- Page 19 **L'actualité du livre**
par Catherine Bourgoïn

Après les cérémonies du 50ème anniversaire du débarquement allié en Normandie et de la libération, l'année 1995 a été marquée par le souvenir de la libération des camps et du retour des prisonniers. Souvenirs douloureux des heures sombres de l'occupation, les blessures restent ouvertes et les témoignages sont souvent pénibles à exprimer tant ils font ressurgir de cruels moments. Nous avons tenu à publier les éléments en notre possession en nous tenant à l'écart de toute polémique mesquine, nous rappelant ces mots de Chateaubriand «Les morts se moquent de la calomnie mais les vivants peuvent en mourir».

Retour des prisonniers et libération de toute la Bretagne. L'article sur la poche de Lorient vient nous rappeler qu'aux premiers jours de 1945, l'occupant n'avait toujours pas rendu les armes et que, sur le sol de Bretagne, certains de nos concitoyens menaient toujours le combat.

Et puis, nous ferons un détour par les années d'entre guerres aux Villes Moisan, nous sauterons à l'autre extrémité de la commune entendre la Croix aux Moines nous conter son histoire avant de revenir au Bourg sous les marronniers du Clos Renouard nous étendre à l'ombre pour écouter le chant des Oueziaou.

Grand changement pour notre revue, elle devient désormais payante. Cependant la qualité du travail réalisé par les membres de l'Association le «Plou de Fracan» nous a valu l'aide généreuse de l'Agence Locale du Crédit Agricole qui nous permet ainsi l'édition et la diffusion de ce troisième numéro.

Ce soutien est pour nous la preuve de l'intérêt que suscite aujourd'hui, les recherches sur notre passé. En faisant l'acquisition de ce nouveau numéro, nos lecteurs à leur tour, nous apporterons témoignage de leur reconnaissance du travail accompli.

En remerciant tous ceux grâce à qui la revue continue d'exister, je souhaite à tous bonne lecture.

l'Histoire de votre commune
vous intéresse ?
Rejoignez-nous !

Le Président
Noël Brouard

La vie quotidienne à Ploufragan dans l'entre-deux guerres

Mme Rastetter Fromentin nous conte ici ses souvenirs des années 1918-1939.

Ce témoignage d'une époque pas si lointaine illustre l'évolution du mode de vie qu'a connue cette génération.

Je viens rappeler quelques anecdotes difficiles à imaginer de nos jours et que nous avons vécues.

A la maison, sous la lampe à pétrole, nous faisons nos devoirs d'école une bonne partie de la soirée. Les lampes «pigeon» nous accompagnaient dans les autres pièces. La famille était réunie dans la cuisine avec le fourneau à charbon et la lumière. On préparait le repas, ou lisait. Les lampes «tempêtes» c'était pour sortir (les cabinets se trouvaient hors de la maison).

Mais voilà 1924, la fée électricité change tout. C'était comme un miracle. Certains rétrogrades refusaient cependant de l'installer. Ils le firent plus tard mais durent payer le branchement, gratuit au départ.

1927 : Voilà la radio. Mon père fabrique un poste à galène avec un casque écouteur. la traversée de l'Atlantique en avion par Nungesser et Coli nous passionne. Nous suivons avec le poste. Hélas, leurs derniers appels arrivent. Ils ont péri en mer. Mais pour Lindbergh, ce fut le triomphe.

Dans les familles en 1927 grand chambardement à propos des «cheveux coupés». Jeunes filles et jeunes femmes voulaient



Les coiffes de Ploufragan

suivre la mode. Mais c'était une véritable émancipation. Cette nouvelle coutume était considérée comme extravagante, seules les délurées supprimaient nattes et chignons. Mais petit à petit la mode l'emportait et les plus réfractaires lui obéissaient. Il en fut de même pour la longueur des jupes qui diminua petit à petit. Le sac à main sup-

prima les grandes poches portées autrefois dans les plis des jupes amples. Il n'était pas question de porter le pantalon. Après 1920, les coiffes ont peu à peu disparu (coiffe de Ploufragan, bonnet de St Brieuc). Mais on portait beaucoup le chapeau, dès que l'on quittait la maison, c'était de rigueur. Personne n'entrait à l'Église nu-tête. Les discours tonitruants d'Hitler à partir de 1933 ne présageaient rien de bon. On ne le croyait pas.

Le confort dans les maisons n'était pas comparable à celui d'aujourd'hui. Beaucoup de personnes vivaient dans une pièce unique sur la terre battue. C'était la grande cheminée et parfois un fourneau qui distribuaient la chaleur et permettaient de faire la cuisine.

Cette pièce s'appelait «l'hôte». Les lits étaient rangés sur un plancher. J'ai vu encore des lits clos. Les belles armoires bretonnes bien cirées s'alignaient et au dessus les cadres souvenirs des premières communions, des certificats d'études et des canevas avec des grandes lettres au point de croix par ordre alphabétique. Chaque

maîtresse de maison avait fait son canevas à l'école. On avait des ardoises, des crayons d'ardoise, des encriers, des porte-plumes, des buvards (attention aux taches !).

Le stylo bille n'existait pas. Mais il fallait soigner l'écriture, faire des «pleins» et des «déliés». On apprenait la ronde et même la bâtarde avec un cahier d'écriture.

Les maisons les plus confortables avaient des chambres avec des cheminées rarement allumées sauf pour les grands froids ou quand un membre de la famille était malade. Les bouillottes et les briques réchauffaient les lits. Les chambres étaient glaciales. Que de bronchites !.

On se lavait sur des tables de toilette avec pots à eau et cuvettes car l'eau courante n'existait pas.

Les puits ou la pompe étaient dehors. L'eau était transportée dans des seaux galvanisés d'environ 10 litres.

La lessive se faisait au «doué» ou dans des baquets. La municipalité s'efforçait d'arranger des lavoirs cimentés et couverts (pas partout) : Lavoir du Pont de la Salle, du Goëlo. Combien de bronchites et pneumonies attrapées au lavoir dans des casiers inconfortables où les lavandières agenouillées brossaient le linge et faisaient claquer leur battoir. Je me souviens de l'accueil du représentant des premières machines à laver. Il évitait les lavoirs, les lavandières l'insultaient prétendant qu'il enlevait du travail à celles dont c'était le métier. Une grande nouveauté : le Butagaz et ses réchauds.

Les travailleurs allaient à la ville à pied ou en bicyclette. La route n'était pas goudronnée, aussi les chambres à air des pneus crevaient souvent. Les bicyclettes portaient à l'arrière une

petite trousse de réparation avec colle et rustines.

Matin et soir, c'était un défilé sur la route. Les mercredis et samedis, jours de marchés à St Brieuc, une alignée de chars à bancs se rendait place de la Préfecture pour vendre beurre, oeufs, poulets, lapins. Tous les



matins de bonne heure, on voyait passer les petites voitures à bras remplies de pots à lait. Les fermières distribuait le lait dans les maisons de la ville avec des mesures d'un litre ou d'un demi-litre.

On allait aussi chercher le lait directement à la ferme. Le commissionnaire Chardronnet de St Julien s'arrêtait avec son char à bancs pour prendre des commandes et les ramener à domicile. Les boulangers faisaient le portage. Les bons pains de 6 livres ! Il y avait aussi des «gâches» de 12 livres. Pas de pain fantaisie. On pesait les pains et l'appoint était la «pesée». Le caïfa avec sa voiturette vendait le café de porte en porte. Pas de poste au bourg, le facteur venait de St Brieuc (Corguillé les Croix). Les autos étaient peu nombreuses.

Le docteur n'était pas souvent appelé (pas de Sécurité Sociale). Le premier cultivateur qui portait ses produits en ville en voiture fut Monsieur Le Coq de la Helloterie.

Les dimanches après-midi, les Briochins faisaient en famille une marche à pied : route de Quintin, bourg, retour par la Villette. C'était la promenade d'hiver. L'été, ils allaient à la plage. Nous allions à la mer quelquefois pendant l'été. C'était un événement. A pied jusqu'à la petite gare et de là en train à St Laurent, St Quay, le Val André, Les Rosaires. On apportait les provisions (copieuses). Le déjeuner se faisait sur la plage. Quelques uns se baignaient avec des maillots de bain peu décolletés. Pas de deux-pièces pour les dames. Celles-ci apportaient des tricots, des broderies, du crochet.

Au bourg, peu de distractions. Le foot commença avec la SSOP, il y avait aussi une fanfare municipale. Pour se distraire beaucoup allaient à St Brieuc et faisaient partie de société (sports, musique, etc...)

Les quartiers des Villes Moisan et de la Villette ne fréquentaient le bourg que pour les grands événements familiaux (baptêmes, mariages, décès).

Ceux peu nombreux qui poursuivaient leurs études devaient aller en ville, certains pensionnaires.

Les sorties étaient peu nombreuses, la discipline stricte. On travaillait beaucoup même en dehors des cours dans les bibliothèques. Pas de minitels, magnétoscopes, calculettes.

Je vous parle de mon quartier La Croisée, Les Croix, mais dans les autres coins de la commune la vie était un peu différente.

A vous comme moi de venir compléter les informations qui font revivre le passé.

C'est de la petite histoire, toute simple.

Les Prisonniers

A l'occasion du cinquantième anniversaire du retour des prisonniers, il a paru intéressant au Plou de Fracan de faire connaissance avec nos Aînés à travers une étude socio-professionnelle.

En mai-juin 1940, un nombre considérable de soldats français, auxquels le sort des armes a été défavorable, est capturé en masse par l'ennemi. D'après les statistiques du Secrétariat d'État des Anciens Combattants, ils sont 1 850 000 hommes. Compte-tenu de ceux qui sont libérés ou qui s'évadent, 1 580 000 hommes restent prisonniers ; 1 000 000 d'entre eux, environ, subiront une captivité de près de cinq ans. La ponction sur la population française de l'époque est importante : elle est estimée à 3,81 % de cette population.

Notre étude a pu être réalisée grâce à la consultation des listes qui furent progressivement dressées par la Mairie au cours du second semestre 1940 ; 121 hommes, dont la famille vivait sur la Commune, ont été répertoriés. Lorsque l'on compare ce chiffre à celui de la population ploufraganaise globale, les prisonniers représentent au moins 3,86 % des habitants, dans la mesure où, en 1936, lors du dernier recensement, on avait dénombré 3 131 personnes soit 748 foyers.

RECENSEMENT PROFESSIONNEL DES PRISONNIERS

Pour 118 hommes sur 121, la profession qu'ils exerçaient lors de leur incorporation en 1939 est connue ; en voici la liste détaillée :

Cultivateurs	52
Maréchal-ferrant	1
Bourellier	1
Tailleur de pierre	1
Ouvrier d'usine	23
Brossier	1
Maçons	7
Menuisiers	4
Électricien	1
Peintre	1
camionneurs-chauffeurs	4
Mécaniciens auto	2
Livreur	1
Employés PTT	3
Employés (mairie, école..)	3
Coiffeur	1
Débitant de boissons	1
Militaire	1

Ce dépouillement reflète sans doute l'image de la structure d'avant guerre : Ploufragan, du fait de sa proximité avec Saint-Brieuc, donne l'image d'une commune rurale déjà bien ouverte sur le monde ouvrier.

Notons au passage que les ouvriers d'usines généralement désignés sous le terme «manoeuvres» travaillent presque essentiellement à Sambre et Meuse et aux Forges et Laminoires de Bretagne. Les chauffeurs-camionneurs sont employés par les établissements LE BAIL ou FLAGEUL.

Ce dépouillement nous permet aussi de mesurer la perte de main-d'oeuvre masculine subie par la commune d'abord, puis par la proche région ensuite : le préjudice économique et humain est considérable car ce sont des hommes en pleine force de l'âge, installés dans leur profession, pour la plupart mariés et très souvent pères de famille.



Commando 4C
Photo prise au bord de l'Elbe Gelé.
Prêt de Mme E. Le Bret

L'ÂGE DES PRISONNIERS

L'étude réalisée à partir de 97 hommes pour lesquels la date de naissance a été mentionnée, démontré qu'ils sont âgés de 20 à 42 ans.



Bord de l'Elbe gelé

LEUR SITUATION CIVILE

L'étude de 110 situations répertoriées indique que 38 hommes sont célibataires tandis que 72 sont mariés ; parmi ces derniers 55 sont pères de familles : 25 ont 1 enfant, 27 en ont deux, 3 en ont trois (au total 88 enfants).

LEUR RÉPARTITION ENTRE LES DIFFÉRENTS CAMPS :

Après avoir été capturés, les hommes encadrés de leurs gardiens allemands sont conduits de camp en camp, ou plutôt de bivouac en bivouac jusqu'à la frontière avec le Reich.

Certains hommes restent prisonniers sur le sol de France, dans des Frontstalags ; les autres, c'est-à-dire la majorité sont transférés en Allemagne, dans des wagons à bestiaux, dans des conditions atroces, pour être incorporés dans des stalags ou oflags.

Pour 115 hommes dont l'adresse du camp est connue, 33 sont restés prisonniers en France, dans des Fronstalags, et 82 ont

été transférés sur le sol du Reich, dans des stalags.

Les Fronstalags sont des camps qui ont d'abord servi à héberger sur le sol français des prisonniers de guerre de toutes origines, après la capture de mai ou juin 40. Après le transfert en Allemagne de la quasi totalité des prisonniers, ils servent à l'internement des prisonniers originaires d'Outre-Mer. Pourtant des Français métropolitains vont y rester pour servir d'encadrement administratif, mais surtout pour constituer en France, une main d'œuvre bon marché, au profit du vainqueur. Parmi les prisonniers des Fronstalags, 16 (employés au Chemin de Fer ou à la SNCF et cultivateurs) vont être mis «en congé de captivité». Leur curieuse situation est celle-ci : toujours déclarés prisonniers et administrativement rattachés à leur camp d'origine, ils sont renvoyés «chez eux» pour travailler à l'usine ou à la ferme ; ils sont placés sous le contrôle de l'autorité allemande locale, la Kreiskommandantur de Saint-

Brieuc, devant laquelle ils doivent se présenter deux fois par mois.

Un camp intermédiaire a existé aux Mines de Trémuson entre juin et Noël 1940, pour 900 personnes. Il rassemblait des hommes d'Outre-mer et des métropolitains dont certains étaient de la région.

Les prisonniers en Allemagne, après différentes étapes, sont pris en charge par l'Administration militaire allemande qui attribue à chaque homme un numéro matricule qui fait de chacun un Kriegesfangener (KG). Ce numéro est gravé sur une plaque de métal qui ne doit pas le quitter.

C'est la Wehrmacht qui a en charge, administre et garde les camps. Ces camps répartis entre les diverses circonstances militaires du Reich, sont de deux catégories :

- les oflags (offizierlager) camps pour les officiers (à notre connaissance, aucun homme n'a été répertorié dans un tel camp)

Le retour des prisonniers

d'après les bulletins paroissiaux de l'abbé Méheust (1945).

PREMIER AVRIL : c'est avec grand plaisir que nous avons reçu la visite de M. Levêche du Bois Blanc. C'est le premier prisonnier de chez nous qui a pu mettre à profit l'avance américaine pour s'évader. Son exemple sera sûrement suivi.

8 AVRIL : «Sont de retour Yves Desbois de Jauret, Joseph Garel de la Fontaine Morin, Georges Méheust de Saint Hervé, heureux d'avoir quitté l'ex Grand Reich où ils ont laissé quelques kilos, leur excédent de matières grasses sans doute...».

15 AVRIL : «c'est avec plaisir que nous saluons le retour de Charles Rault de la Ville à l'Ane, André Feuillet du Grand Clos, Marcel Le Breton de la Fortaise ex travailleurs en Allemagne»
Ont annoncé leur arrivée : Eugène Saintilan de l'Epine)Guen et pierre Philippe de l'Argental tous deux prisonniers de guerre.

22 AVRIL : Eugène Saintilan et pierre Philippe sont de retour ainsi que Louis Grosvalet du Bourg et de nombreux travailleurs.»

13 MAI : «73 prisonniers attendent encore l'heure du retour».

10 JUIN : «A ce jour 11 prisonnier ne sont pas encore rentrés».

24 JUIN : «prisonniers rapatriés : Joseph Monn des salles Dolo, Marcel Garel de Tréfois, Robert Piriou commis à la Folleville, Julien Corbic du bourg. Quatre manquent encore».

8 JUILLET : journée des prisonniers «placés sous la présidence de Maître Poupard avocat, président département du comité d'Assistance aux prisonniers de guerre, de M. Le Maire et de M. Le Receveur de Ploufragan.

à 10h30 Grand messe d'action de grâce . Absoute pour les enfants de ploufragan morts pour la France de 39 à 45.

11H45 : au monument aux morts : dépôt d'une gerbe de fleurs : chant du «de profundis».

12H30 salle du patronage : grand banquet».

SAMEDI 10 NOVEMBRE service solennel pour les prisonniers de Ploufragan décédés en captivité : Pierre Roussin de la Corbinais et Michel Jakimov de Tréfois.

11 NOVEMBRE : fête de l'Armistice ; sermon par M. L'abbé Carlo économiste à l'école Saint-Charles, combattant de 39-40 ; procession au monument aux morts ; chant du De profundis ; dépôt d'une gerbe».

- et les stalags, camps pour les sous-officiers et les hommes de troupe.

De très nombreux K.G. des stalags sont envoyés en détachement de travail dans l'Industrie ou dans l'Agriculture ; ce sont

les Arbeitskommandos dans lesquels l'énorme majorité a vécu sa captivité, fournissant ainsi une main-d'oeuvre bon marché pour l'économie allemande.

Nous pouvons imaginer et com-

prendre la détresse qu'ont pu éprouver ces hommes arrachés à leur vie normale, à leur profession et surtout à leur foyer où, pour beaucoup, des enfants vont grandir sans eux.

A. Le Bret

P. LE DORTZ

LA COMPLAINTE DU PRISONNIER

Air de *La Paimpolaise*

I

Oubliant la triste livrée
Qui me rappelle mon destin,
Comme souvent de ma chambrée
Je m'envole au pays lointain !
Et le cœur bien las,
Je chante tout bas :

Refrain

*Quand verrai-je ma douce France,
Mon foyer, mes champs, mes amis ?..
Qu'elle tarde ma délivrance !
Depuis si longtemps je gémis.*

II

Près de moi, viens, ma bien-aimée
Toute pensive à la maison ;
Les volets clos, portes fermées,
Viens près de moi dans ma prison.
O rêve charmant,
Guéris mon tourment !

III

Assis près de ma place vide,
Enfants chéris que dites-vous ?..
Je viens baiser vos fronts candides
Que ce baiser, de loin, m'est doux.
Chers enfants, bonsoir !
A quand l'au-revoir ?..

IV

Que votre front se rassérène,
O père et mère vénérés ;
Que l'espoir berce votre peine ;
Je serai bientôt libéré...
Et dans cet espoir,
Je chante ce soir :

V

Je te vois toujours aussi belle,
O toi vers qui vont mes amours.
Ton cœur m'est-il toujours fidèle ?
Garde-le moi jusqu'au retour.
Je serai plus fort
Pour attendre encor...

VENDU AU PROFIT DES PRISONNIERS

le S.T.O.

Avant même l'occupation de la France par l'Allemagne, la politique d'Hitler vise à faire travailler les populations des pays envahie pour le compte des nazis. Cette entreprise d'esclavage la plus étendue et la plus terrible qui se soit jamais vu dans l'histoire⁽¹⁾ va peu à peu s'organiser sur notre territoire et aboutir à la mise en oeuvre du Service du Travail Obligatoire (S.T.O.)

L'APPEL DU VOLONTARIAT (1940-1942)

Dans son discours du 9 novembre 1941, Hitler affirmait «Dans les territoires occupés que nous contrôlons, nous ferons travailler jusqu'au dernier pour nous».

Dès octobre 1940, en jouant sur le chômage et à grand renfort de propagande les Allemands ouvrent des bureaux d'embauche en France destinés à recruter des volontaires. On leur promet des conditions d'existences agréables et en contrepartie de leur engagement, l'obtention de salaires lucratifs. Le résultat de cet appel au volontariat est médiocre puisqu'on estime qu'en France à peine 154.000 candidats répondent aux sollicitations des autorités.

LA RELÈVE DES PRISONNIERS (JUN 1942)

Après cet échec, les Allemands changent de méthode et mettent en place une nouvelle forme d'appel au volontariat sous le prétexte de «la relève des prisonniers de guerre». Deux hommes en portent la responsabilité :

Fritz Sauckel plénipotentiaire général au service de la main d'oeuvre dans les territoires occupés et Laval, devenu Président du Conseil. Ils signent ensemble un protocole suivant lequel l'envoi de 500.000 Français permettrait la libération des prisonniers : «Un ouvrier parti, ce sont deux prisonniers de guerre qui reviendront...»

En fait, seuls les ouvriers spécialisés sont pris en compte et malgré l'intense pression morale et la propagande par voix d'affiche du Ministère de l'Information du Gouvernement de Vichy (2) sur 150.000 recrues attendues, seules 17.000 seront comptabilisées au 1er septembre.

LA DÉPORTATION DU TRAVAIL

L'appel aux volontaires s'avère un fiasco alors même que la mobilisation des travailleurs allemands s'accroît et nécessite leurs remplacements d'urgence. On s'achemine petit à petit vers une réquisition autoritaire qu'annonce déjà la loi du 4 septembre 1942. Il est décidé que sous certaines conditions d'âge les personnes «peuvent être

assujetties à effectuer tous travaux que le Gouvernement jugera utile dans l'intérêt de la Nation...». Peines de prisons et amendes puniront ceux qui enfreindront ces dispositions. Mais ces dispositions ne donnent toujours pas les résultats escomptés. Il devient évident que sous la pression des autorités allemandes, des mesures toujours plus sévères vont contraindre les réfractaires que la Milice de Darnand traque sans répit.

LE S.T.O. (16 JUN 1943)

La création de ce service devient incontournable pour les autorités françaises incapables de fournir la main d'oeuvre indispensable à l'Allemagne. Puisque ni le chantage aux prisonniers, ni les menaces, ni l'appât du gain n'ont donné de résultat, Le service du travail va devenir obligatoire. Selon le texte législatif publié le 16 juin 1943, il s'étend «à tous les jeunes gens nés entre le 1er janvier 1920 et le 31 décembre 1922».

(1) Juge Jackson (USA) au procès de Nuremberg
(2) «Travailleurs, Français, vous avez la clé des camps...»

La défense de l'honneur de notre génération

Aucun de ceux qui vécurent la libération n'a oublié l'affiche.

«Ils sont unis, ne les divisez pas», un déporté concentrationnaire soutenu fraternellement par un prisonnier de Guerre et un Déporté du travail.

Affiche éditée par les trois fédérations nationales de rapatriés :

Fédération Nationale des déportés et Internés Patriotes
Fédération Nationale des Prisonniers de Guerre
Fédération Nationale des Déportés du Travail

TRANCHE D'ÂGE

19 ans	5
20 ans	7
21 ans	19
22 ans	5
23 ans	2
28 ans	1
31 ans	1

LES CONDITIONS DE TRAVAIL

Le travail en Allemagne était très dur, contrairement à ce qu'annonçait la propagande. L'hébergement était assuré en baraque souvent sans chauffage. La nourriture réduite au strict minimum, la faim se faisait sentir. De plus, en l'absence de soins sanitaires et dans des conditions d'hygiène déplorable, les maladies se propageaient (dysenterie). Beaucoup revinrent malades et plusieurs de nos concitoyens en garderont pour longtemps des séquelles.

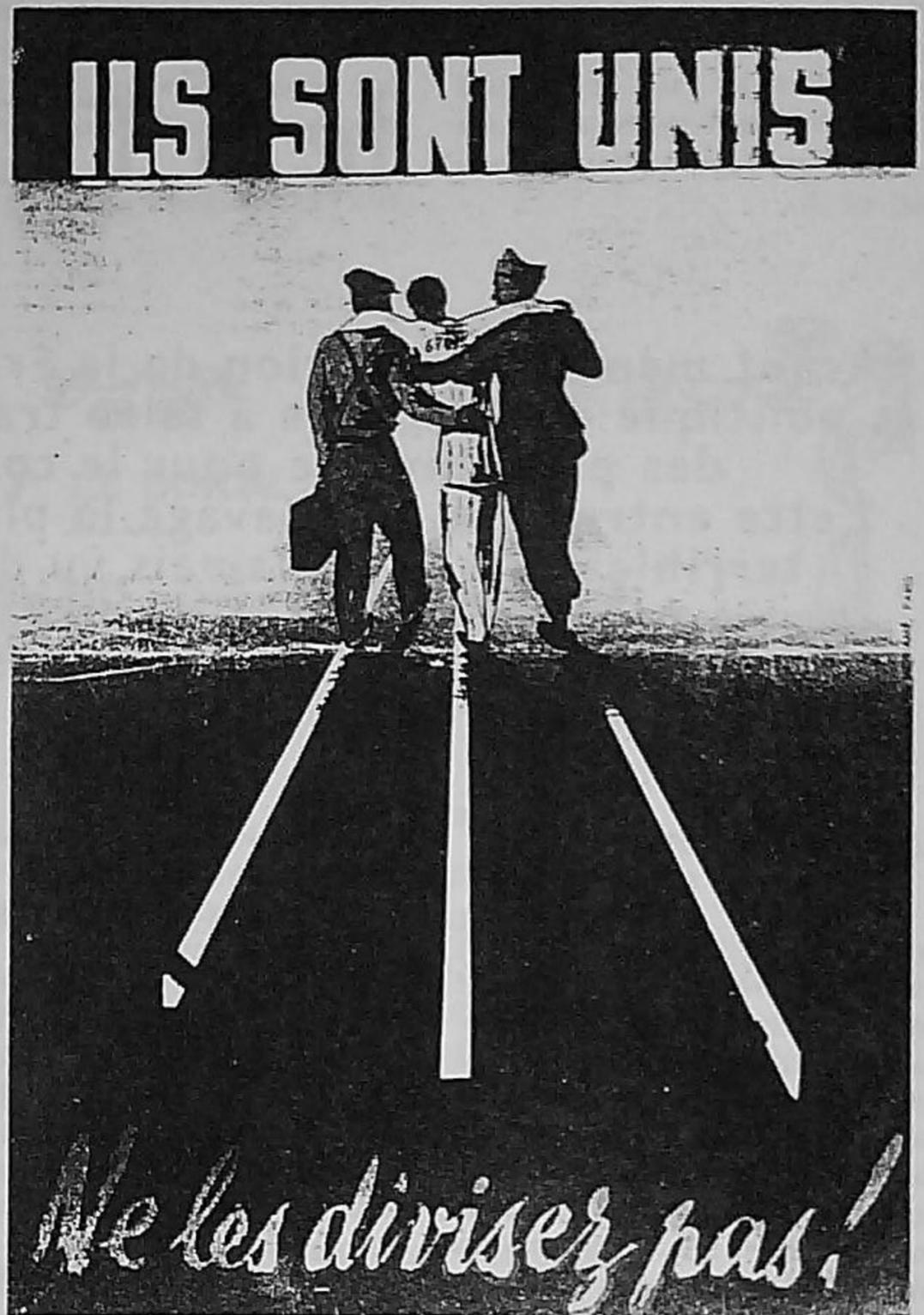
A Ploufragan, 40 hommes sont partis en Allemagne, la grande majorité après juin 1942. Sur ce nombre 3 hommes sont mariés et ont des enfants, 37 sont célibataires.

A ce chiffre, on doit ajouter 15 «prisonniers transformés» ainsi désignés pour être sortis des camps et transformés en travailleurs. Enfin, signalons que les ouvriers travaillant en France pour l'Allemagne (organisation TODT) au terrain

d'aviation de Ploufragan sont obligés de partir s'ils se trouvent dans la tranche d'âge du S.T.O.

Les Allemands recherchent de la main d'oeuvre qualifiée. Ils recrutent des manoeuvres (19), des ouvriers d'artisans (12), un employé de bureau et seulement 8 agriculteurs, catégorie qui constituait pourtant l'essentiel de la population de notre commune rurale.

N. ROUSSEAU



Lorient 44-45 - Souvenirs

Comme un grand nombre de résistants bretons, des Ploufragnais se sont engagés, la libération de leur département effectuée, dans les combats de la Poche de Lorient.

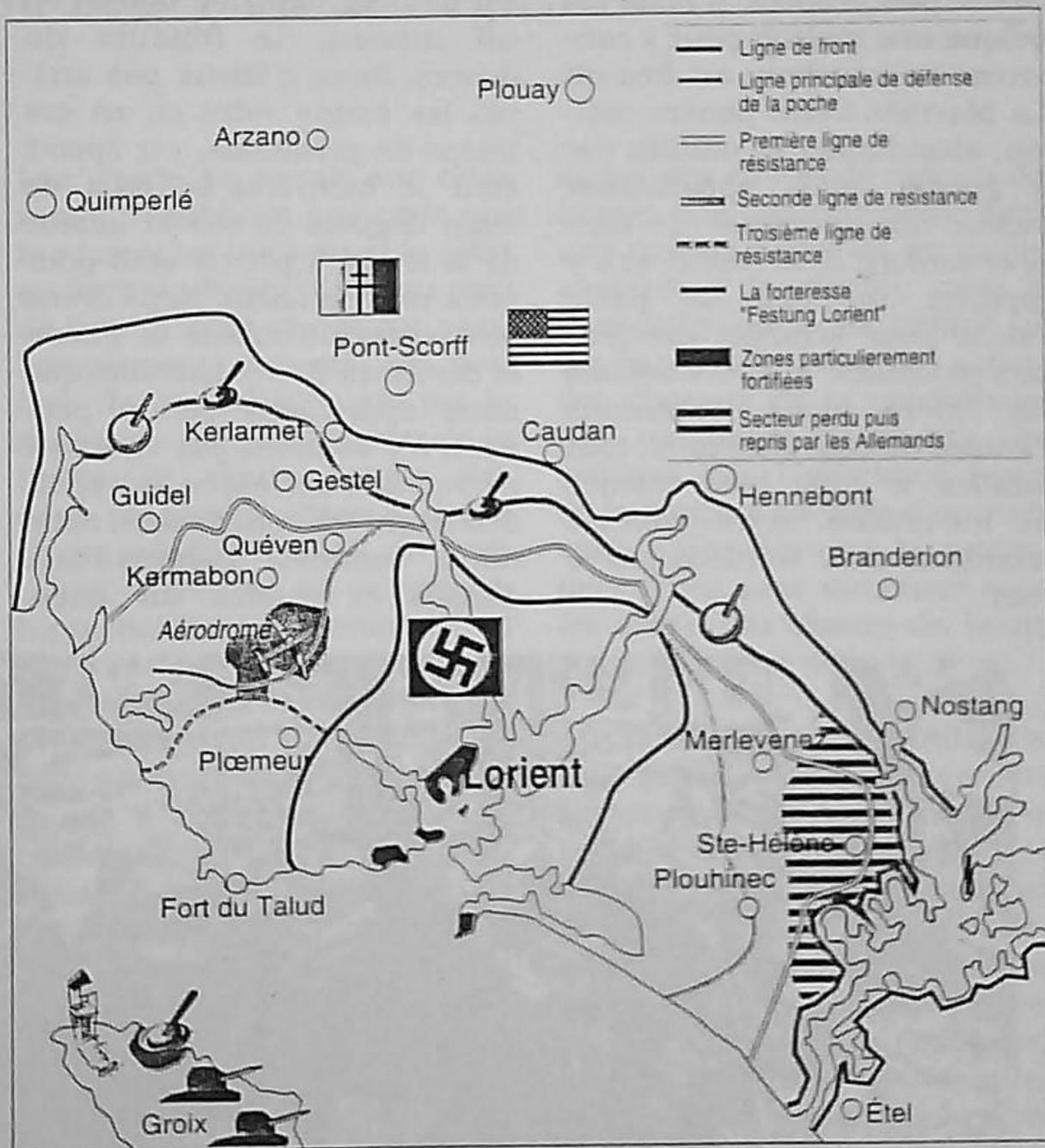
Contre l'oubli, un résistant ploufragnais nous fait revivre des souvenirs toujours vivaces pour faire revivre, avec ses peines et ses joies, ses sensibilités profondes, leur vie de tous les jours

«J'ai grappillé de ma mémoire des souvenirs afin de rendre l'hommage d'un fidèle compagnon à ses camarades qui ont souffert, qui sont morts autour de Lorient, dans cette guerre oubliée.

Par notre engagement, nous étions intégrés à l'armée régulière, cette fois, à visage découvert et sous notre vrai nom. Un entraînement sévère et intensif nous était dispensé durant une courte période. Après formation d'unités constituées, c'était l'embarquement dans les classiques wagons à bestiaux pour rejoindre un front que nous imaginions non loin du Rhin.

FRONT DE LORIENT

Quelques jours avant Noël, notre compagnie qui tenait une tête de pont à Nostang, sur la route de Ste Hélène, était relevée... Il faisait froid, l'hiver s'était bien installé. Le givre du matin accrochait mille étoiles



La batterie Seydlitz de Groix, orientable sur tout l'horizon, a une portée de 30 km. La batterie de 340 de Plouharnel a 40 km de portée. Elle bombardera même Vannes, faisant six morts le 16 février 1945, dans la ville libérée depuis le 4 août précédent.

aux sapins d'alentour qui se paraient de somptueux mais dérisoires habits de fête. Finies pour un temps les intermi-

nables heures de veille aux avant-postes, où, immobiles et solitaires, transis et ankylosés par le froid qui nous gagnait,

nous essayions de deviner ce qui se tramait derrière le rideau noir de la nuit, attentifs aux mille bruits de la nature, perçus comme autant de menaces...

Nous espérions faire sécher les uniformes hétéroclites, lourds et trempés, que nous ne quittions jamais, et, surtout, il devenait possible de se laver, de se raser

Après avoir fait reconnaître les positions à nos remplaçants, nous quittons silencieusement et en bon ordre, nos tranchées à la tombée de la nuit, chargés de notre armement disparate, souvent butin pris à l'ennemi.

Nous arrivons à Nostang et, sitôt le pont franchi, il nous est indiqué une maison pour y cantonner une section, au lieu-dit «La Marroë». Cette pauvre maison, abandonnée et mutilée par la guerre, nous apparaissait comme une promesse de véritable confort. Il ne restait qu'à y apporter un peu de paille fraîche pour arranger des grabats passables. A 3 ou 4 soldats par litière, nous disposions d'autant de couvertures et, tout habillés, le calot bien enfoncé sur les oreilles, notre jeunesse aidant, nous ne sentions pas le froid.

L'avant-veille de Noël avec quelques camarades, nous décidons de pousser une pointe jusqu'à St Thomin, lestés de plusieurs paquets de tabac en vue de trocs intéressants.

Dans une ferme où nous entrons, un couple de paysans nous accueille cordialement. Au bout d'un moment ces braves gens nous proposent de passer la soirée de Noël en leur compagnie et celle de leurs voisins.

LA NUIT DE NOËL

Le lendemain soir, à la nuit tombante, nous frappons à la porte, celle-ci s'ouvre aussitôt et, bonheur, un grand et bon feu de bois, nous fait oublier en un instant, la froidure du dehors. Nous n'étions pas arrivés les mains vides et, en ces temps de privations, cet apport était le bienvenu. Le civet de lapin dégusté ce soir-là autour de la lampe à pétrole était pour nous un vrai festin. Nous avons bien essayé d'oublier la guerre et certaines de ses horreurs que nous apprenions peu à peu, nous n'y sommes pas vraiment parvenus. Puis après le repas, délaissant les confidences, nous nous sommes essayés aux danses et rondes du pays,

devant les flammes qui nous réchauffaient l'âme et le cœur.

LA GUERRE CONTINUE

Quelques jours plus tard, nous remontions en ligne, sous la neige. Cette fois à Kergor, un autre point sensible. La guerre continuait : d'autres tombes se creusaient.

Avec les camarades survivants, il nous arrive de faire revivre pour un court instant, nos jeunes compagnons de 20 ans, tombés le long du difficile chemin que nous suivions depuis la résistance.

Toi, bonhomme, un soir, tu n'as pas su éviter une mine, un camarade est allé te chercher et t'a ramassé dans nos lignes sur son dos. (19/02/1945)

Toi Paul, ton frère jumeau avait eu la tête fracassée dans un accident - Un obus de mortier a fait éclater la tienne le lendemain de Noël - (26/12/1944)

Nous souhaitons que les commémorations de ces derniers mois fassent surgir l'image d'un compagnon d'éternité dans le cœur de chacun. *

P. AUFRAY



Les maquisards bâtissent de fragiles huttes, comme celle-ci, photographiée 46 ans après les faits.

Le champ du Bourg

Le champ de l'Église

«La nouvelle église sera construite dans le clos Renouard» dit une délibération du conseil municipal présidé par Monsieur de Kerever, peu après la destruction de l'ancienne par incendie, en 1878. C'est une partie de ce clos Renouard que les habitants de la première moitié du siècle appelaient indifféremment le champ du Bourg ou de l'Église.

C'était plutôt une surface herbeuse qui faisait le bonheur de quelques vaches privilégiées, celles du bureau de tabac au centre du bourg.

Il faut imaginer le champ de l'église des années 30-45, enserré de deux hautes haies. L'une derrière la sacristie séparait l'église de ce qui est devenu la poste et son parc de stationnement, l'autre lui était perpendiculaire et cachait le champ où sont implantés l'école maternelle et le nouveau presbytère. Un goulet encaissé permettait un raccourci vers «les croix» ou le haut du bourg. Côté route, on avait ouvert le clos Renouard en rasant la haie pour monter un mur encore visible près du monument aux morts. L'église était beaucoup plus à l'étroit dans son clos que de nos jours. Le mur était doublé d'une rangée de marronniers et s'il ne reste plus que six tilleuls côté poste, la sacristie connaissait jadis le frôlement des branches des disparus. Côté école, les marronniers ne sont plus que neuf et deux seulement témoignent encore que

leur garde se serrait sur deux rangs. N'oublions pas ceux qui bordaient les maisons et le débit en haut du bourg. C'est au pied de l'un de ceux-ci que fut symboliquement «exécuté» un portrait du maréchal Pétain par la résistance au premier jour de la libération. Dans l'angle des deux rangées d'arbres, à droite en regardant le portail, on avait coincé la remise du corbillard, hippomobile évidemment. Si bien entourée, moins exposée aux regards, la maison de Dieu avait, malgré sa haute taille un petit air modeste et campagnard qu'elle a beaucoup perdu. Les corbeaux et les «cornilles», oiseaux querelleurs, que la cloche dérangeait, occupaient impudemment le clocher, le toit de l'église et les hautes frondaisons des marronniers. La bruyante réprobation des oiseaux noirs, aux premiers coups de cloche, soulignait le silence habituel du champ du bourg, souvent désert et qu'il faut imaginer un soir de pluie et de vent en hiver, quand l'obscurité était d'encre. Éteignez par la pensée, les lampadaires et projecteurs qui donnent aujourd'hui à notre

église, des allures de cathédrale, laissez une faible ampoule dans une maison basse où un galant s'attarde à la «filerie», «tuez la chandelle» dans les bistrot où est parvenu le bruit des sabots des chevaux de la maréchassée, remplacez les phares des voitures par l'incertaine lueur de la lampe à carbure d'un vélo, vous aurez retrouvé la profondeur d'une nuit sans lune sous les arbres du champ du bourg avant la guerre 40.

Aux beaux jours, le feuillage et les fleurs des marronniers égayaient le champ de l'église et les «brindas» (les hannetons) se cognaient en aveugles aux fenêtres. A la rentrée des classes, les marrons d'Inde tous neufs brillaient dans l'herbe. C'était le moment de l'année où le vent cernait les feuilles mortes entre les contreforts de l'église. Jeunes et vieux en ramassaient des ballots dans de la toile à matelas de récupération, fatiguée à force de coucheries. On en remplissait des caisses du fameux savon de Marseille, montées sur roues de landaus.



L'animation du champ du bourg était liée aux célébrations religieuses : les dimanches et jours de fête, l'assistance se pressait invariablement vêtue de noir. Bariolures et signes de coquetterie étaient suspects de péché. Les seules notes claires venaient des cotillons et châles moirés et des coiffes ou bonnets. Les mécréants étaient rares et la messe annoncée par un premier, deuxième et troisième son, était bien suivie. L'après-midi, les cloches portaient sans doute moins loin, l'appel aux vêpres était moins bien entendu. Les grands jours, dimanches des rameaux, de Pâques, de communion solennelle, le champ du bourg, encombré des chars à bancs, ressemblait aux abords d'un champ de foire, mais le jour de la fête-Dieu, les attelages étaient tenus à distance. C'était au temps béni de l'église. Malheur à qui eût osé fouler avant

le dais, le chemin de fleurs, pétales de roses et digitales, le fragile tapis d'images pieuses, de corps célestes, de rosaces et de calices en sciure teintée, marc de café, devant le portail. C'est là aussi que les fêtes profanes, kermesse ou Saint Fiacre, battaient leur plein, et que se déroulaient le bal du 14 juillet et le « rieu » de la Saint Jean. Pour l'occasion, la voiture à bras de la menuiserie Corbic parcourait les sentes et les venelles. Quand le chargement nous semblait trop maigre, nous n'hésitions pas à voler des « bourrées » nous nous faisons « déhayoux », défaiseurs de haies. La veille de ces jours de fête, le père Bertho, le cantonnier municipal, sortait sa dame et tassait l'herbe au pied du mât de cocagne, accotait l'estrade de l'accordéoniste et du saxo, au mur du pignon percé, déroulait, raccommodait, puis dressait des palissades.

On dira peut-être un jour par le détail, la ferveur, les fastes, les rites oubliés, les jeux désuets de ces fêtes passées. La priorité ira aujourd'hui à l'évocation du terrain de jeux et de quelques faits marquants de cette époque. L'église, l'édifice même et ses recoins, les troncs d'arbres, les haies, l'herbe, invitaient tout naturellement aux courses de vitesse et de fond, aux parties de cache-cache, de ballon, à la petite guerre. D'aucuns à 12 ans, s'installaient à la fourche des branches des marronniers et à l'harmonica promettaient d'attendre « le jour et la nuit... ton retour ». Peut-on imaginer cela aujourd'hui ? ... Un passe-temps favori était le tour de l'église, le corps collé au mur, les pieds en appui sur le biseau des pierres de taille à la base du mur. Nos doigts connaissaient la moindre aspérité, le moindre creux permettant de ne pas tomber. C'était surtout le jeudi

matin avant le «caté», que nous animions le champ du bourg. A l'approche de l'heure, c'était sous le «chapitret», que nous attendions le recteur HUE ou l'abbé MEHEUST.

Nous avions parfois une surprise le jeudi après-midi : la visite des élèves du grand séminaire, venus en promenade de Cesson. On pouvait en compter 150. Tout de noir vêtus, ils arrivaient par petits groupes, se reposaient sous les arbres à la belle saison, puis entraient à l'église. Nous écoutions l'égrènement de leurs prières, puis leur magnificat montait aux voûtes de l'église. Séduits par la ferveur de ces jeunes voix, nous regrettions par contraste le monotone rituel du chemin de croix, l'âge et la curiosité tatillonne de nos confesseurs. La surprise était aussi, de voir ces jeunes gens, pour la plupart, plats et pâles dans leur longue tenue noire, mettre tant d'ardeur à taper dans un ballon comme miraculeusement sorti de sous une soutane.

Le champ du bourg avait des visiteurs d'un autre genre. A la

sortie des classes, les premiers dehors revenaient parfois sur leurs pas. Des «bohémiens» ! criaient les petits, des «baratchiens» ! avertissaient ceux du certif. Ils s'installaient entre les deux rangées de marronniers, côté opposé à la route. Nous regardions effrontément, mais à distance, ces inconnus au teint hâlé, puis notre attention passait des humains aux bêtes. Nous qui n'avions d'yeux que pour les lourds tireurs de loco et de batteuse, ne manquions pas de remarquer l'état misérable des chevaux censés déplacer ces roulottes rapiécées et rouillées. L'alerte était donnée et ce n'est pas sans inquiétude que Jeanne BEUGIEA, Marie du bureau de tabac et Louise JOUANNY, les patronnes des trois débits, voyaient entrer des femmes porteuses de tout jeunes bébés et semblant cependant «sur le bon tour» (enceintes) ou même prêtes «de rester» (d'accoucher). Les débitantes n'étaient pas dupes. Le soir, Rose Le COQ et Cécile BOUREL, donnaient une «louchée» de lait supplémentaire aux visiteuses. Un matin, nous constatons que la caravane

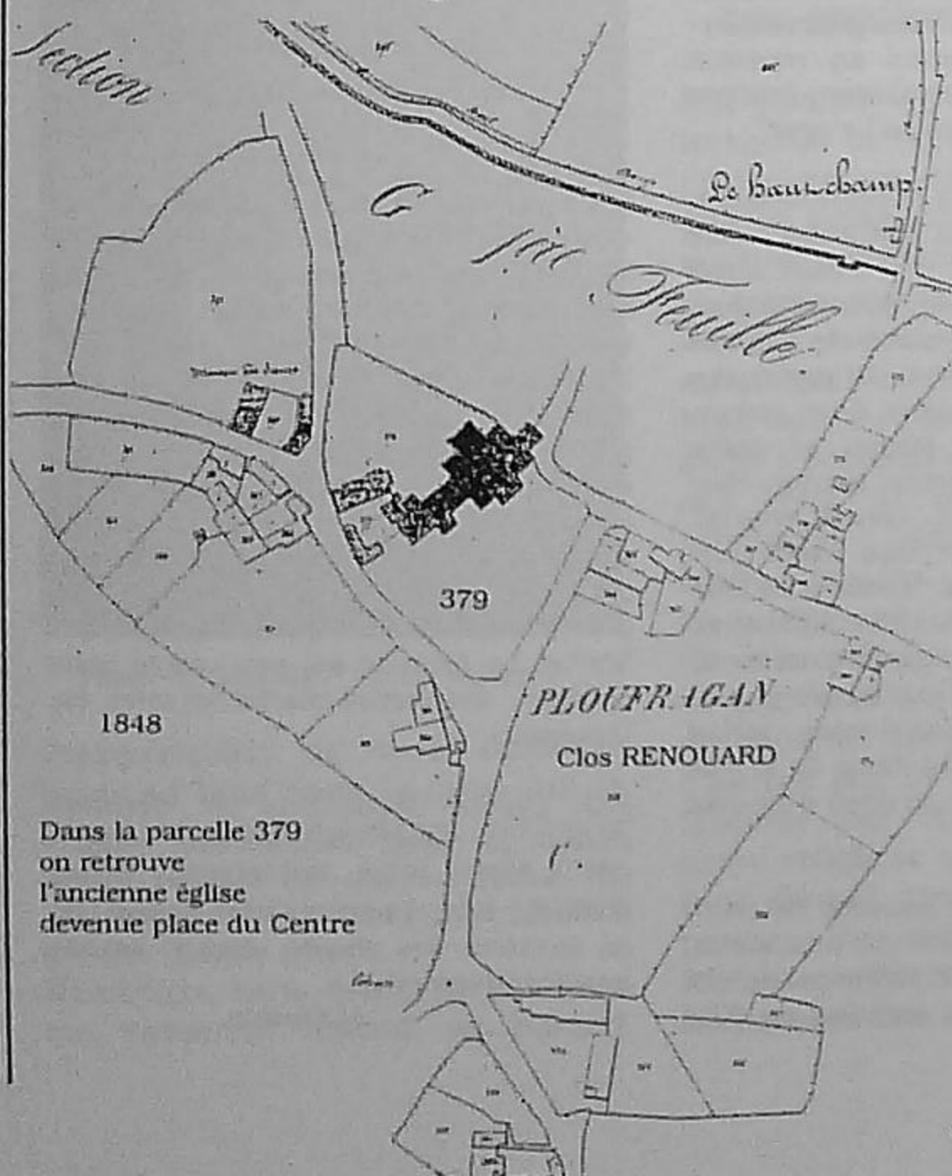
avait repris sa cahotante et poussive transhumance. Nous retrouvions notre champ du bourg (que les corbeaux plus hardis que nous n'avaient pas quitté), mais nous le retrouvions souillé de déjections humaines, plus écoeurantes que les familières bouses des vaches du bureau de tabac.

Ce coin de campagne n'est plus. On ne compte que quinze arbres aujourd'hui, quand ils étaient cinquante, et comme nous, ils ont beaucoup vieilli... L'herbe a cédé à l'asphalte, les vaches aux voitures, et l'angélus qui faisait se signer nos grand-mères ne tinte plus. Il ne dérangerait d'ailleurs plus les corbeaux, ils ont déserté les lieux.

Le recteur HUE et l'Abbé MEHEUST furent nommés à Ploufragan respectivement en 1932 et 1931.

Nous n'avons pas trouvé trace du nombre exact des arbres, mais en prenant pour base l'espace de 4 mètres entre les survivants on atteint la cinquantaine.

M. QUINIO

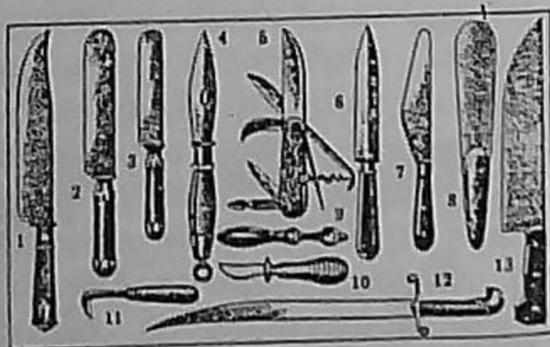


Sons et mots d'autrefois

Une langue ne reste pas figée.
des mots disparaissent que d'autres remplacent.
Leur sens, leur orthographe et leur prononciation changent.

Je voudrais aujourd'hui m'intéresser à des sons très couramment entendus en gallo au début du siècle, et dont on ne trouve plus d'exemple en français moderne. Bonne occasion aussi pour montrer le droit d'aïnesse de nombreux mots de nos grands-parents, sur ceux em-ployés aujourd'hui.

Comment prononçait-on les mots eau, peau, marteau... à Ploufragan, il y a 50 ans et plus ? Si vous ne trouvez pas ma proposition déplacée, imitez votre chat. Adoptant les signes généralement employés par ceux qui écrivent en gallo, je représente maintenant votre miaulement par : miaou. Il suffit de supprimer la consonne m ou d'en mettre une autre et on obtient : de l'iaou, la piaou, martiaou. Je ne sais s'il y avait jadis plus de «mâlois» dans la campagne ploufragnaise que maintenant, je sais par contre que les humains leur faisaient concurrence. Les exemples abondent : un chapiaou, des sabiaou, des moussiaou (tas), des bouessiaou, des ruziaou, des ramiaou, des jemiaou... En supprimant le i de iaou, on retrouvera la prononciation de chaud, déchaux, ébaoubi. On disait de même : guenaou (bonbon), nigaou, maoudit, bédaou et le prénom Mataou. Puisque j'ai parlé de chat, n'oublions pas marcaou.



J'ai fait entrer les sons aou et iaou dans des phrases. On trouvera peut-être la langue lourde ou crue. Admettons que j'aie forcé le trait aux fins de démonstration. Dites encore miaou avant le départ :

- La mère Raou mint des preniaou dans son gâtiaou
- Marie fit un ragoût de viaou, Michet

mogit les pus biau morciaou, i s'en calit plein les naziaou.

- le p'tit Vonaou (Yves) était core dans ses drapiaou (couches)

- les Ouéziaou, les Hamiaou et les Gitchiaou éteint à bouerr du cid nouviaou au tchu du boucaou (barrique). Ils étint tous saou comme des pourciaou

- Louis passit la né tout déchou dans les terziaou (petits tas de 13 gerbes dans le champ) du clos d'ahaou (d'en haut)

- Était l'milieu du mē d'aou, mais bon diaou, i'n faisait pas chaou.

- José butit dans un ratiaou et s'égaillit comme un viaou.

- Glaoum (guillaume) prit son grand coutiaou et missit (coupa) une ruchée d'naviaou.

J'espère que vous n'êtes pas en dongié (dégouté) et que vous avez humé le temps de cette lecture, comme des odeurs de campagne. Si vous ne craignez pas d'affirmer quelque chose sans en avoir été le témoin, vous pourrez parfaire votre prononciation en répétant que «les gars de Piennaout (plaine-haute) montent les uns su'l z'aout.

Nombre de ces mots à la prononciation en aou et iaou avaient une autre forme réservée au singulier. On disait aussi naturellement un râtet qu'un râtiaou. Ceux qui avaient cru percevoir dans ce qui précède une dérision du parler des anciens, vont reconnaître leur erreur. De même que sous Michet se cache Michel, sous râtet, coutet, martet, chapet, se cachent ratel, coutel, martel, chapel, qui ont bel et bien existé jusqu'au XII^e siècle avant les mots en eau. Rateler, coutellerie, marteler, chapelier, ont pour évidente racine, les mots de nos grands-parents et je n'aurais pas dû rougir quand ma grand-mère parlait d'un chapet devant une dame de la ville : chapel, dit chapet, a un droit d'aïnesse sur chapeau.

J'en conviens, il faut souvent détordre et décabosser les mots de nos aïeux, pour retrouver sous la forme parlée d'il y a 50 ans, l'ancêtre légitime du XII^e

siècle. La filiation pourtant n'est pas trop difficile à voir pour les mots qui nous occupent aujourd'hui. Voici quelques exemples supplémentaires avec le mot moderne, son ancêtre et sa prononciation et un mot formé avec ce dernier qui prouve que le mot prétendument patois est à la base du français d'aujourd'hui.

Morceau, morcel (morcet) morceler
Monceau, moncel (mousset) amonceler
Pourceau, purcel (pourcet) porcelet
Boisseau, boissel (bouesset) boissellerie
Ruisseau, russel (ruzet) suisseler
Château, chastel (châtet) chatelain
Oiseau, oisel, (ouezet) oiseleur.



Comme il y a 7 siècles que le mot en «eau» remplaça celui en «el», il semble bien que nos ancêtres aient fait de la résistance. Il semble aussi qu'on ait accepté la nouvelle forme au pluriel. L'ancienne ayant la préférence au singulier : un morcet, des morciaou, un pourcet, des pourciaou et on notera avec amusement que les noms de famille suivaient la même règle. Jean Gicquel mais les Gitchiaou, Louis Hamet mais les Hamiaou. Enfin, un mot en el n'a pas complètement quitté la scène : Martel. La formule est peu usitée mais connue : «Se mettre martel en tête», (se tracasser).

P.S. Douce découverte de dernière minute. Le navet d'aujourd'hui s'appelait aussi naveau ou naviau (dites naviaou) m'apprend un livre savant. Ils en savaient des choses sans le savoir, nos grands-parents.

M. Guinio.

La Croix aux Moines

Les croix de nos campagnes étaient autrefois fort nombreuses. Victimes du réaménagement du réseau routier, elles ont été malmenées ces dernières années.

Pourtant, chacune d'elles a son histoire à raconter

En attendant de dresser un inventaire de ces monuments, voici les éléments que nous avons recueilli concernant une croix resurgie d'un long oubli, la Croix aux Moines.

DESCRIPTION DU MONUMENT

La Croix aux Moines est située à l'extrémité nord de la commune à droite de la rue qui porte son nom, quelques mètres avant le carrefour avec la rue de la ville au beau.

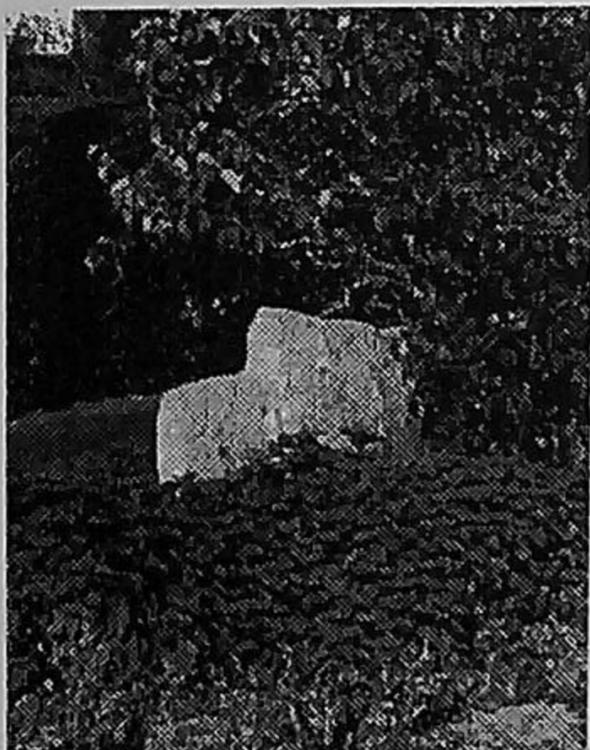


Photo: N. BROUARD - Croix enterrée

Presqu'oubliée de tous, entoncée jusqu'au bras dans le talus qui la supporte, généreusement couverte par la végétation, tout juste laissait-elle l'impression de n'être qu'une simple pierre.

Nombreux, sans doute, furent ceux qui passèrent devant au hasard

d'une promenade et trompés par la cassure de la partie supérieure ne virent pas qu'il s'agissait d'une croix plate en granit.

Elle est en effet bien abîmée cette vénérable croix monolithe. Le sommet est brisé dans l'alignement supérieur des bras dont un manque en grande partie.

La patine uniforme et l'usure du granit dûes aux intempéries attestent que l'accident n'est pas récent et l'on peut penser qu'il ne s'agit pas d'un acte de vandalisme délibéré car sa faible épaisseur n'aurait guère opposé de résistance à une totale destruction.

LES ORIGINES DE SON NOM

Elle penche légèrement sur le côté lorsqu'on la regarde de la route et curieusement elle ne nous présente pas sa meilleure face. Côté jardin, aucune irrégularité n'apparaît sur la pierre soigneusement bouchardée et l'on devine qu'elle est légèrement pattée, c'est-à-dire que les bras vont en s'élargissant à mesure qu'ils s'écartent du tronc, à la façon des croix de Maltes, si souvent attribuées aux Templiers, les Moines Rouges...

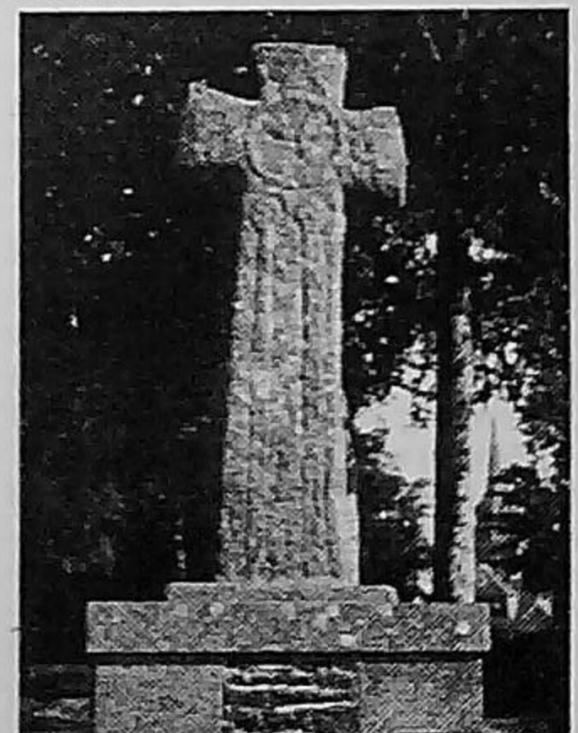
Et justement, elle se nomme la Croix aux Moines. C'est sans doute ce caractère qui lui valut son nom de baptême accordé comme à tant d'autres par le tradition populaire fascinée par le mystère que cet ordre religieux a suscité. Mais restons formel, rien d'autre ne nous permet de relier la Croix aux Moines et l'Ordre du Temple dont les possessions dans la région brio-

chine sont par ailleurs bien connues(1).

LE GROUPE BRIOCHIN DES CROIX DITES MÉROVINGIENNES

Telle qu'elle se présente la Croix aux Moines est à rapprocher du groupe des croix du Haut Moyen - Âge fréquentes dans la région briochine et désignées comme «Croix mérovingiennes».

On en observe deux à Plaine Haute, l'une à 500 m de l'Église en venant de St Anne du Houlin, l'autre à la sortie du bourg sur la route de St Donan.



PLERIN - Croix antique
Une des plus anciennes de Bretagne

A Quessoy, la croix se trouve au village de St Queneuc. Elle est aujourd'hui fléchée et mise en valeur au milieu d'un carrefour. Une autre, moins connue, se situe

au Seignaux en Plouvara et enfin la commune de Plérin en possédait une à la ville Gervaux. Elle a disparu lors de la réalisation de la voie express Rennes - Brest (2).

Ces croix ont en commun d'être monolithes, sans socle ni ornementation. Très frustes, certaines à peine équarries, peu épaisses, elles sont en granit ou en schiste. Quelques autres exemplaires s'observent dans le Goëlo et sur l'une d'elles, à Plourivo, les inscriptions confirment l'âge évoquée, le 12ème siècle.

Alors pourquoi les avoir nommés Mérovingiennes ? Ce terme, apparu au siècle dernier chez les premiers archéologues qui les signalèrent, est loin d'être exact. Surtout qu'en plus, on considérait ces croix comme commémoratives d'une victoire sur les Normands, ce qui constitue un anachronisme singulier. Aujourd'hui, il est convenu de les désigner comme croix romanes.

LA FONCTION DES CROIX

Venues pour la plupart d'un lointain passé, la grande majorité des croix remonte à l'ancien régime. S'il était en théorie possible d'ériger des croix n'importe où, dans la réalité il n'en était rien. Leur emplacement était éminemment choisi et ne laissait rien au hasard.

- les croix commémoratives se dressaient sur les lieux même de l'événement célébré et visibles d'une voie de circulation fréquentée afin d'interpeller le plus grand nombre par leur présence.

- Plus nombreuses étaient les croix de carrefour. Plus mystérieuses aussi car les motifs qui prévalurent à leur érection ne nous sont pas parvenus et le temps qui a su leur donner une belle patine a effacé tout souvenir des mémoires. Dès lors devenues de simples balises, elles servaient à s'orienter dans le dédale des chemins tous semblables et permettaient d'informer les pèlerins sur les itinéraires à suivre. D'ailleurs, il n'était pas rare que les distances soient données de croix en croix en l'absence d'autres repères fiables.

- Enfin, quelques-unes peuvent être regardées comme croix limitrophes car dressées en frontière de terroir et bornant celui-ci, marquait la



Photo: N.BROUARD - Croix dégagée

zone d'influence du maître des lieux, prêtre ou seigneur féodal.

C'est peut-être cette dernière fonction qui doit être retenue ici. Très à l'écart du chemin de St Barthélémy, ancienne route royale n°12 de Brest à Paris, la croix au Moines domine la vallée du Gouët frontière naturelle entre le Goëlo et le Turnegouët. Ce dernier fief fut constitué au 11ème siècle par Eudon, fils cadet de Geoffroy, Duc de Bretagne et devenu Comte de Penthièvre à la mort de son père, au profit de Hamon, évêque de St Briec.

La coïncidence des dates et l'emplacement géographique du monument plaident en faveur de cette hypothèse.

DISPARITION ET RÉAPPARITION

Nous avons vainement cherché à retrouver dans d'anciens actes quelques informations supplémentaires. Mais nous n'avons rien trouvé d'autre qu'un acte de vente daté du 14 avril 1663.

(Archives départementales B-160)

VENTE : Pierre Mallefant et Claude Perrin demeurant à Ploufragan a vendu à Yves Le Glatin et Jane Bodin.

1 pièce de terre appelée la Croix aux Moines, 1 journal de terre, 1 côté et 1 bout de faillix fossés, joignant d'un côté au chemin conduisant de la petite Ville au Bault au dit St Briec de l'autre côté à terre de Maryse Gaubert, d'une part au chemin conduisant à la fontaine de la Gaultière à aller à la Ville au Bault d'autre endroit à terre appartenant aux héritiers du feu Sr de Carfort Le Nepvou et d'autre endroit à terre de Baptiste Le Chaix et encore

d'autres endroits à terre possédée par Maryse Le Doré et comme la dite pièce de terre.

210 livre tournois.

Cet acte a surtout le mérite de confirmer l'existence de la croix à son emplacement actuelle depuis le 17ème siècle car lors de la réalisation des premiers cadastres (1812 puis 1847) elle fut oubliée par les ingénieurs chargés de dresser les plans.

Cet oubli peut surprendre quand on connaît leur souci du détail et leur minutie scrupuleuse à faire figurer le moindre point de repère. Était-elle déjà enfouie dans le talus sous les broussailles. Elle ne réapparaîtra sur les plans que suite à la construction de la maison actuelle, sans doute parce que les travaux de terrassement lui valurent d'être dégagée... avant de retomber dans l'oubli.

1) Cinq ordres religieux furent fondés dans la chrétienté du 12ème siècle et lorsqu'au début du 14ème siècle les Templiers disparaissaient, les Hospitaliers de St Jean de Jérusalem en héritent. On connaît l'implantation des deux ordres. En Bretagne, le Duc Pierre Mauclerc qui mourut en 1250 en rentrant des Croisades leur avait fait des largesses notamment dans les Côtes du Nord. Citons dans la région qui nous intéresse la Chapelle St Jean du Créac'h en Plédran.

Les hospitaliers avaient une croix aux extrémités à pointe bifides et divergentes dites «ancrées».

Les Templiers se virent attribuer la même, en rouge, par le Pape en 1146.

2) Toutefois une autre croix remarquable existe encore à Plérin. Elle se trouve entre l'Église et la Chapelle de Bon Repos. Mais elle est à mettre à part car elle est antérieure de plusieurs siècles aux monuments qui nous concernent.

(3) La croix se trouve sur une propriété privée. Nous remercions Mme Jeanine Le Roux de son amable accueil.

N. BROUARD

Actualité du livre

Quelques références dans les parutions de l'année 1995

PLANCOËT AU TEMPS DE CHATEAUBRIAND

Joseph CHENU
Chez l'auteur : 21 rue de la Madeleine
22130 PLANCOËT

PLANCOËT
AU TEMPS DE CHATEAUBRIAND



Tout a commencé pour l'auteur par un travail autour de la maison qui abrita la grand-mère de Chateaubriand. Ensuite, à partir d'un important travail d'archives, notamment dans d'anciennes minutes notariales, Joseph Chenu s'est attaché à donner un aperçu d'ensemble de ce que fut Plancoët, le «joli village», dans la seconde moitié du XVIII siècle. Le plan se déroule au fil des rues, venelles, hameaux et manoirs, au gré des documents.

HISTOIRE DE BRÉHAND

Ouvrage collectif

HISTOIRE
DE BRÉHAND



Ce livre est le fruit d'un travail collectif, mené pendant plusieurs années, entre autres par les membres du club du troisième âge et Bréhand. Le souci était de transmettre aux jeunes générations la mémoire d'un lieu, le témoignage d'une vie rurale récemment disparue.

Après quelques notions historiques sur les origines de Bréhand, les auteurs se sont attachés à restituer la vie quotidienne de leurs ancêtres sous tous ses aspects, et ceci depuis l'Ancien Régime, vie religieuse, écoles, us et coutumes de la vie rurales, rien n'a échappé à leurs investigations.

DU CÔTÉ DE PERROS

Perros Guirec des origines à 1945
BERGER (Claude) et RACINE (François)
TILV Éditeur -
Collection recherches et documents

Claude Berger - François Racine

Du Côté de Perros
François Racine, des origines à 1945

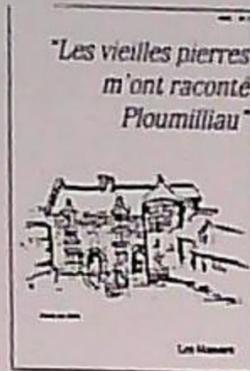


Un ouvrage très dense, très documenté, basé sur un remarquable travail de recherche historique. De l'antiquité à 1945, rien n'est laissé de côté : démographie, habitat, activités agricoles et industrielles, vie culturelle et religieuse...

On y voit le petit village côtier se muer peu à peu en station balnéaire de renom.

LES VIEILLES PIERRES M'ONT RACONTÉ PLOUMILLIEU

LES MANOIRS
(Association Hentou Hoz)



Invitation à la découverte intelligente...

Après une première partie plus générale sur les caractéristiques architecturales du manoir, les auteurs étudient les belles demeures de la commune. Pour chacune, une description, un dessin, une photographie, un plan, une anecdote parfois. Une

MÉMOIRE DES VILLAGES

(59, avenue d'Armorique Saint-Brieuc)

Édition d'une plaquette de 16 pages, faisant suite à une exposition sur la libération des Villages et à la venue des vétérans de l'Armée Patton en septembre 1994.

LA LIBÉRATION
DES
VILLAGES



- Éditorial de Claude Saunier Sénateur-Maire de Saint-Brieuc
- La libération dans l'Ouest par Roger Huguen, historien, auteur de «Par les nuits les plus longues».
- La libération du quartier des Villages et de Trémuson (photos inédites)

AU FIL DES REVUES

Puisque ce numéro du Plou de Fracan est consacré à la dernière guerre, et notamment au terrain d'aviation de la Plaine-Ville on ne pouvait passer sous silence cet article :

La Résistance en Goëlo :
septembre 1940, l'affaire du «Hampden»,
première évasion d'aviateurs alliés
(par Alain Guillou)
(in les carnets du Goëlo - n°11.p. 19-28)

Un intéressant article sur le fameux «Hampden» de la R.A.F., qui se posa en catastrophe en pleine campagne, à Pordic, dans la nuit du 5 septembre 1940. La légende avait voulu que l'appareil se soit d'abord posé sur le terrain d'aviation de Saint-Brieuc, pour y faire le plein à la barbe des Allemands.

Alain Guillou rétablit ici la vérité, après avoir rencontré des années après les faits, le pilote de l'avion. Il raconte comment les habitants se chargèrent d'évacuer discrètement l'équipage : une première action spontanée de la résistance en Goëlo.

Dans le numéro 1 du Plou de Fracan, M. Catheline dressait un panorama bien documenté des mégalithes présents sur la commune de Ploufragan. Ceux-ci font partie intégrante de notre environnement, mais on a élaboré sur eux bien des théories fantaisistes au cours des siècles.

Aperçu historique sur l'évolution des idées relatives aux monuments mégalithiques
(par Pierre-Roland Giot).

(in Société d'émulation des Côtes d'Armor - Tome XXIII. Mémoires de l'année 1994 - pages 7-74)

La présence de mégalithes a suscité très tôt l'intérêt des curieux. Mais, à côté de recherches sérieuses, ils ont aussi occasionné un déferlement de conceptions saugrenues et qui durent.

P.R. Giot analyse ici les différentes théories qui se sont affrontées avant les années 1950-1960, moment qui marque la transition vers les conceptions scientifiques modernes. Les théories actuelles y sont aussi rapidement abordées.

LE CARROUGE

n° 51-52 Octobre 1995

Publié par l'Association Le Carrouge : défense et promotion du patrimoine de Plouer.

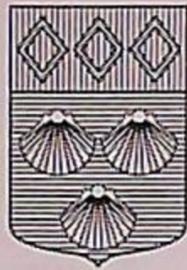
C'est en octobre 1575 que, par lettres patentes, Henri III érigea les terres de Plouer et de Pontual en Comté. A travers les épisodes de la vie du premier comte, Amaury Gouyon, la Moussaye, ce numéro fait revivre l'époque troublée mais brillante que fut le XVI^e siècle. Un beau travail de recherche très documenté et abondamment illustré.

«LA RÉGION DE ST BRIEUC»

dans la collection «Mémoires en Images»
par Guillaume Béchard
Jean Yves Quemener
Marie Françoise Béchard Dizerbo

Un tour d'horizon sur les communes de l'agglomération briochine au début du siècle, l'âge d'or de la carte postale. Plérin, Langueux, Trégueux... et Ploufragan entre autres sont visités à l'époque du petit train et des sorties de messe en coiffe. Si le texte prend quelques libertés avec l'histoire authentique les photographies sont étonnantes et le tout est savoureux.

C. Bourgoin



Le Plou de Fracan